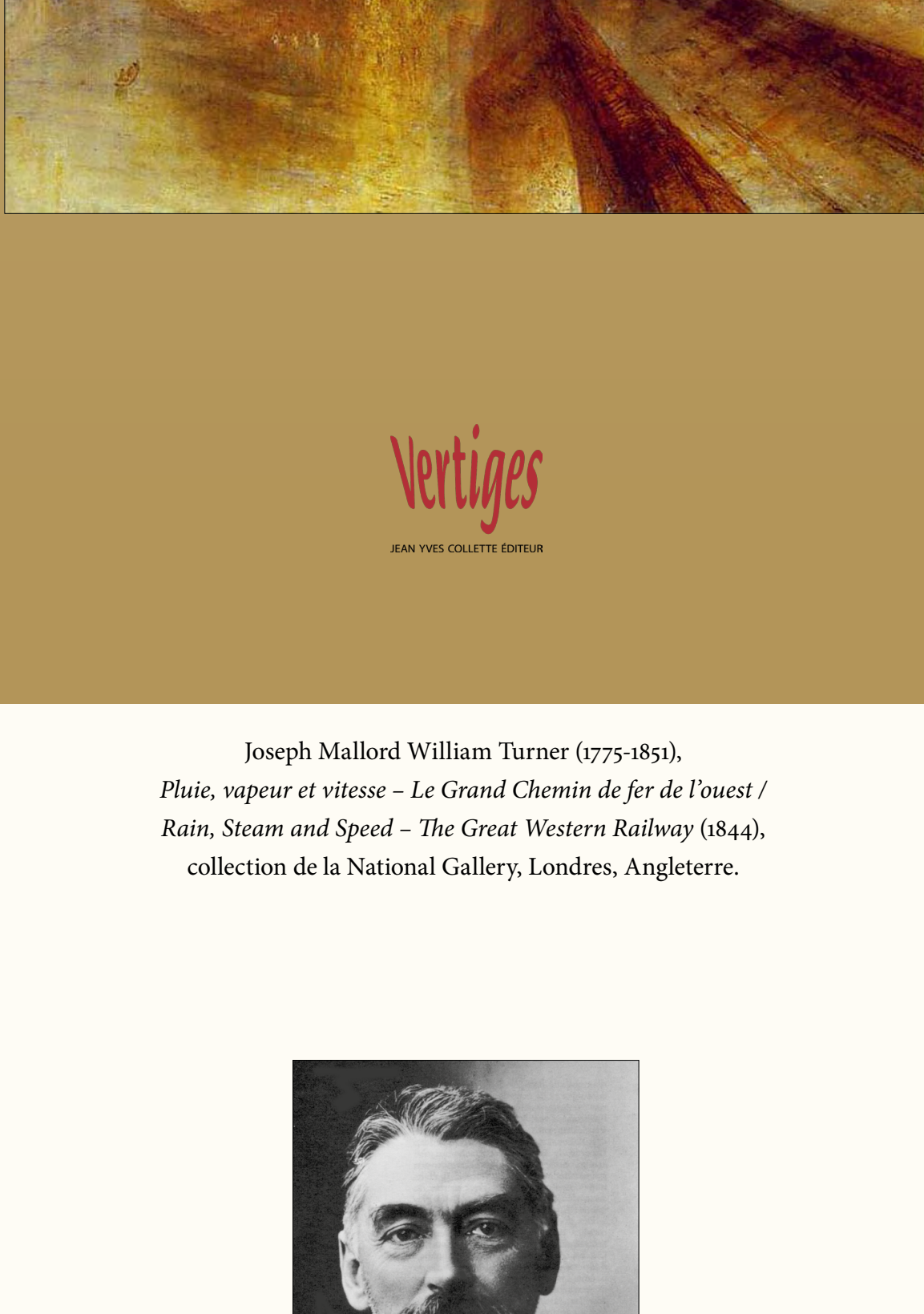
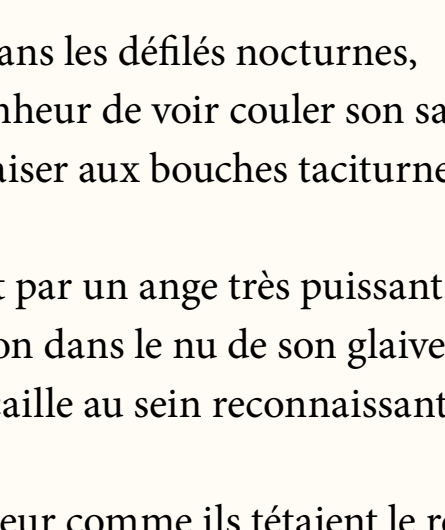


# POÉSIES



Vertiges  
JEAN VIEUX COLLETTTE ÉDITEUR

Joseph Mallord William Turner (1775-1851).  
*Pluie, vapeur et vitesse – Le Grand Chemin de fer de l'ouest /  
Rain, Steam and Speed – The Great Western Railway* (1844),  
collection de la National Gallery, Londres, Angleterre.



Stéphane Mallarmé (1842-1898),  
photographié par Nadar.

## Premiers poèmes

### Le Guignon

Au dessus du bétail ahuri des humains  
Bondissaient en clartés les sauvages crinières  
Des mendieurs d'azur le pied dans nos chemins.

Un noir vent sur leur marche éployé pour bannières  
La flagellait de froid tel jusque dans la chair,  
Qu'il y creusait aussi d'irritables ornieres.

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer,  
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans urnes,  
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

La plupart râla dans les défilés nocturnes,  
S'enivrant du bonheur de voir couler son sang,  
Ô Mort le seul baiser aux bouches taciturnes !

Leur défaite, c'est par un ange très puissant  
Debout à l'horizon dans le nu de son glaive :  
Une pourpre se cailla au sein ne reconnaissant.

Ils tettent la douleur comme ils tétaient le rêve  
Et quand ils vont rythmant des pleurs voluptueux  
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Ceux-là sont consolés, sûrs et majestueux ;  
Mais traînent à leurs pas cent frères qu'on bafoue,  
Dérisoires martyrs de hazards tortueux.

Le sel pareil des pleurs ronge leur douce joue,  
Ils mangent de la cendre avec le même amour,  
Mais vulgaire ou bouffon le destin qui les roue.

Ils pouvaient exciter aussi comme un tambour  
La servile pitié des races à voix ternes,  
Égaux de Prométhée à qui manque un vautour !

Non, vils et fréquentant les déserts sans citerne,  
Ils courent sous le fouet d'un monarque rageur,  
Le Guignon, dont le rire inouï les prosterne.

Amants, il saute en croupe à trois, le partageur !  
Puis le torrent franchi, vous plonge en une mare  
Et laisse un bloc boueux du blanc couple nageur.

Grâce à lui, si l'un souffle à son buccin bizarre,  
Des enfants nous tordront en un rire obstiné  
Qui, le poing à leur cul, singeront sa fanfare.

Grâce à lui, si l'une orne le point un sein fané  
Par une rose qui nubile à rallume,  
De la bave luira sur son bouquet damné.

Et ce squelette nain, coiffé d'un feutre à plume  
Et botté, dont l'aisselle a pour foule vrais des vers,  
Est pour eux l'infini de la vaste amertume.

Vexés ne vont-ils pas provoquer le pervers,  
Leur rapière grinçant suit le rayon de lune  
Qui neige en sa carcasse et qui passe au travers.

Désolés sans l'orgueil qui sacre l'infortune,  
Et tristes de venger leurs os de coups de bec,  
Ils convoient la haine, au lieu de la rancune.

Ils sont l'amusement des racleurs de rebec,  
Des marmots, des putains et de la vieille engance  
Des loqueteux dansant quand le broc est à sec.

Les poètes bons pour l'aumône ou la vengeance,  
Ne connaissant le mal de ces dieux effacés,  
Les disent ennuyeux et sans intelligence.

« Ils peuvent fuir ayant de chaque exploit assez,  
« Comme un vierge cheval écume de tempête  
« Plutôt que de partir en galops cuirassés.

« Nous soulerons d'encens le vainqueur dans la fête :  
« Mais eux, pourquoi n'endosser pas, ces baladins,  
« D'écarlate haillon hurlant que l'on s'arrête ! »

Quand en face tous leur ont craché les dédain,  
Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre,  
Ces héros excédés de malaises badins

Vont ridiculement se pendre au réverbère.

### Apparition

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs,  
Vapores, l'archet aux doigts, dans le valme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes vielles  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

– C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie aimant à me partrysier  
S'enivrait avamment du parfum de tristesse  
Que même sans regret et sans déboire laisse  
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.

J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,  
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

### Placet futile

Princesse ! à jalouser le destin d'une Hébé  
Qui poind sur cette tasse au baiser de vos lèvres,  
J'use mes feux mais n'ai rang discret de l'abbé  
Et ne figurerai même nu sur le Sèvres.

Comme je ne suis pas ton bichon embarbé,  
Ni la pastille ni du rouge, ni Jeux mièvres  
Et que sur moi je sais ton regard clos tombé,  
Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres !

Nommez-nous... toi de qui tant de ris framboisés  
Se joignent en troupeau d'agneaux apprivoisés  
Chez tous broutant les vœux et bêlant aux délires,

Nommez-nous... pour qu'Amour ailé d'un éventail  
M'y peigne flûte aux doigts endormant ce bercail,  
Princesse, nommez nous berger de vos sourires.

### Le Pitre châtié

sonnet

Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaître  
Autre que l'histrion qui du geste évoquais  
Comme plume la suie ignoble des quinquets,  
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

De ma jambe et des bras limpide nageur traître,  
À bonds multipliés, reniant le mauvais  
Hamlet ! c'est comme si dans l'onde j'innovais  
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,  
Tout à coup le soleil frappe la nudité  
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre,

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,  
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre,  
Ce fard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

### Une négresse par le démon secouée...

Une négresse par le démon secouée  
Veut goûter une enfant triste de fruits nouveaux  
Et criminels aussi sous leur robe trouée,  
Cette goinfre s'apprête à de rusés travaux :

À son vanture compare heureuses deux sœurs  
Et, si haut que la main ne le troue saisit,  
Elle darde le choc obscur de ses bottines  
Ainsi que quelque langue inhabile au plaisir.

Contre la nudité peureuse de gazelle  
Qui tremble, sur le dos tel un fol éléphant  
Renversée elle attend et s'admire avec zèle,  
En riant de ses dents naïves à l'enfant ;

Et, dans ses jambes où la victime se couche,  
Levant une peau noire ouverte sous le crin,  
Avance le palais de cette étrange bouche  
Pâle et rose comme un coquillage marin.

## Le Premier Parnasse contemporain

### Les Fenêtres

Las du triste hôpital et de l'encens fétide  
Qui monte en la blancheur banale des rideaux  
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide  
Le moribond, parfois, redresse son vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture  
Que pour voir du soleil sur la maigre, coller  
Les poils blancs et les os de la pauvre figure  
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler.

Et sa bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,  
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,  
Une peau virginal et de jadis l'encrasse  
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,  
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,  
La toux. Et quand le soir saigne parmi les tuiles,  
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,  
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir  
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes  
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure  
Vautré dans le bonheur, où tous ses appétits  
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure  
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne le dos à la vie et, béni,  
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,  
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! Et je meurs, et j'aime  
– Que la vitre soit l'art, soit la mysticité –  
À renaître, portant mon rêve en diadème,  
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise  
Vient m'élever parfois jusqu'en cet abri sûr,  
Et le vomissement impur de la Bêtise  
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,  
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté,  
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume,  
– Au risque de tomber pendant l'éternité ?

### Les Fleurs

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour  
Premier et de la neige éternelle des astres,  
Jadis tu détachas les grands calices pour  
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,  
Et ce divin laurier des âmes exilées  
Vermeil comme le pur orteil du séraphin  
Que rougit la pudeur des aurores foulées

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair,  
Et, pareille à la chair de la femme, la rose  
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,  
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys  
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure  
À travers l'encens bleu des horizons pâlis  
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs,  
Notre dame, hosannah du jardin de nos limbes !  
Et finisse l'écho par les célestes soirs,  
Extase des regards, scintillement des nimbes !

Ô Mère, qui créas en ton sein juste et fort,  
Calices balançant la future fiole,  
De grandes fleurs avec la balsamique Mort  
Pour le poète las que la vie étiole.

### Renouveau

Le printemps maladif a chassé tristement  
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,  
Et dans mon être à qui le sang morne préside  
L'impuissance s'étire en un long baillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous le crâne  
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,  
Et, triste, j'erre après un rêve vague et beau,  
Par les champs où la sève immense se pavane.

Puis je tombe énérvé de parfums d'arbres, las,  
Et creusant de ma face une fosse à ce rêve,  
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends, en m'abimant que mon ennui s'élève...  
– Cependant l'azur rit sur la haie et l'éveil  
De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

### Angoisse

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô bête,  
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser  
Dans tes cheveux impurs une triste tempête  
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser.

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes  
Planant sous les rideaux inconnus du remords,  
Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges,  
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts.

Car le vice, rongéant ma native noblesse,  
M'a comme toi marqué de sa stérilité,  
Mais tandis que ton sein de pierre est habité

Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse,  
Je fuis, pâle ; défait, hanté par mon linceul,  
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

### Las de l'amer repos où ma paresse offense...

Las de l'amer repos où ma paresse offense  
Une gloire pour qui jadis j'ai fui l'enfance  
Adorable des bois de roses sous l'azur  
Naturel, et plus las sept fois du pacte dur  
De creuser par veillée une fosse nouvelle  
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle,

– Que dire à cette aurore, ô Rêves, visité  
Par les roses, quand, peur de ses roses livides,  
Le vaste cimetière unira les trous vides ? –  
Je veux délaïsser l'Art vorace d'un pays  
Cruel, et, souriant aux reproches vieillis  
Que me font mes amis, le passé, le génie

Et ma lampe qui sait pourtant mon agonie,  
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin  
De qui l'extase pure est de peindre la fin

Sur ses tasses de neige à la lune ravie  
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie  
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,  
Au filigrane bleu du songe se greffant.

Et, la mort telle avec le seul rêve du sage,  
Serein, je vais choisir un jeune paysage  
Que je peindrais encor sur les tasses, distraït.  
Une ligne d'azur mince et pâle serait  
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue,  
Un clair croissant, perdu par une blanche nue,  
Trempe sa corne calme en la glace des eaux,  
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux.

### Le Sonneur

Sonnet

Cependant que la cloche éveille sa voix claire  
À l'air pur et limpide et profond du matin  
Et passe sur l'enfant qui jette pour lui plaisir  
Un angelus parmi la lavande et le thym.

Le sonneur effleuré par l'oiseau qu'il éclaire,  
Chevauchant tristement en geignant du latin  
Sur la pierre qui tend la corde séculaire,  
N'entend descendre à lui qu'un tintement lointain.

Je suis cet homme. Hélas ! de la nuit désireuse,  
J'ai beau tirer le câble à sonner l'Idéal,  
De froids péchés s'ébat un plumage féal,

Et la voix ne me vient que par bribes et creuse !  
Mais, un jour, fatigué d'avoir enfin tiré,  
Ô Satan, j'ôterai la pierre et me prendrai

## Tristesse d'été

*Sonnet*

Le soleil, sur le sable, ô lutteuse endormie,  
En l'or de tes cheveux chauffe un bain langoureux  
Et consumant l'encens sur ta joue ennemie,  
Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux.

De ce blanc flamboiemment l'immuable accalmie  
T'a fait dire, attristée, ô mes baisers poreux,  
« Nous ne serons jamais une seule mémoire  
Sous l'antique désert et les palmiers heureux ! »

Mais ta chevelure est une rivière tiède,  
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède  
Et trouver ce Néant que tu ne connais pas !

Je goûterai le fard fleuré par tes paupières,  
Pour voir s'il sait donner au cœur que tu frappas  
L'insensibilité de l'azur et des pierres.

## L'Azur

De l'éternel Azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
À travers un désert stérile de douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords effrayant,  
Mon âme vide : où fuir ? et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant.

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brumes dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes,  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répît les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre, à l'horizon !

– Le ciel est mort. – Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Pêché  
À ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisqu'enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,  
N'a plus l'art d'attifier la sanglotante idée  
Lugubrement bailler vers un trépas obscur...

En vain ! l'Azur triomphe et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angelus !

Il roule par la brume ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr :  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

## Brise Marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,  
Ô Nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend,  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.

Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l'ancre pour une exotique nature !  
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...

Mais, o mon cœur, entends le chant des matelots !

## Soupir

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,  
Un automne jonché de taches de rousseur,  
Et vers le ciel errant de ton œil angélique  
Monte, comme dans un jardin mélancolique,  
Fidèle, un blanc jet d'eau soupir vers l'azur !  
– Vers l'azur attendri d'Octobre pâle et pur  
Qui mire aux grands bassins sa fauve gorge infinie,  
Et laisse, sur l'eau morte où la langue enlève  
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,  
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

## Aumône

Prends ce sac, Mendiant ! tu ne le cajolas  
Sénile nourrisson d'une tétine avare  
Afin de pièce à pièce en égoutter ton glas.

Tire du métal cher quelque péché bizarre  
Et vaste comme nous, les poings pleins, le baïsons  
Souffles-y qu'il se torde ! une ardente fanfare.

Église avec l'encens que toutes ces maisons  
Sur les murs quand berceur d'une bleue éclaircie  
Le tabac sans parler roule les oraisons,

Et l'opium puissant brise la pharmacie !  
Robes et peau, veux-tu lacérer le satin  
Et boire en la salive heureuse l'insertie,

Par les cafés princiers attendre le matin ?  
Les plafonds enrichis de nymphes et de voiles,  
On jette, au mendiant de la vitre, un festin.

Et quand tu sors, vieux dieu, grelottant sous tes toiles  
D'emballage, l'aurore est un lac de vin d'or  
Et tu jures avoir au gosier les étoiles !

Faute de supper l'éclat de ton trésor,  
Tu peux du moins t'orner d'une plume ; à complices,  
Servir un cerge au saint en qui tu crois encore.

Ne t' imagine pas que je dis des folies.  
La terre s'ouvre vieille à qui crève la faim.  
Je hais une autre aumône et veux que tu m'oublies

Et surtout ne va pas, frère, acheter du pain.

## Autres poèmes

### Éventail

Ô rêveuse, pour que je plonge  
Au pur délice sans chemin,  
Sache, par un subtil mensonge,  
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule  
Te vient à chaque battement  
Dont le coup prisonnier recule  
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici qui frissonne  
L'espace comme un grand baiser  
Qui, fou de naitre pour personne,  
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche  
Ainsi qu'un rire enseveli  
Se couler du coin de ta bouche  
Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses  
Stagnants sur les soirs d'or, c'est, l'est,  
Ce blanc vol fermé que tu poses  
Contre le feu d'un bracelet.

### Sainte

À la fenêtre recélant  
Le santal vieux qui se dédore  
De sa viole étincelant  
Jadis avec flûte ou mandore,

Est la Sainte pâle, étalant  
Le livre vieux qui se déplie  
Du Magnificat ruisselant  
Jadis selon vêpre et comédie :

À ce vitrage d'ostensoir  
Que frôle une harpe par l'Ange  
Formée avec son vol du soir  
Pour la délicate phalange

Du doigt que, sans le vieux santal  
Ni le vieux livre, elle balance  
Sur le plumage instrumental,  
Musicienne du silence.

### Don du Poème

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !  
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,  
Par le verre brûlé d'arômes et d'or,  
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor,  
L'aurore se jeta sur ma lampe angélique,  
Palmes ! et quand elle a montré cette relique  
À ce père essayant un sourire ennemi,  
La solitude bleue et stérile a frémi.

Ô la berceuse, avec ta fille et l'innocence  
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance  
Et ta voix rappelant viole et clavecin,  
Avec le doigt fané presseras-tu le sein  
Par qui coule en blancheur sibylline la femme  
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame ?

## Hérodiade

(fragment)

### Hérodiade

NOURRICE

Tu vis ! ou vois-je ici l'ombre d'une princesse ?  
À mes lèvres tes doigts et leurs bagues et cesse  
De marcher dans un âge ignoré...

HÉRODIADE

Reculez.

Le blond torrent de mes cheveux immaculés  
Quand il baigne mon corps solitaire le glace  
D'horreur, et mes cheveux que la lumière enlace  
Sont immortels. Ô femme, un baiser me tûrait  
Si la beauté n'était la mort...

Par quel attrait

Menée et quel matin oublié des prophètes  
Verse, sur les lointains mourants, ses tristes fêtes,  
Le sais-je ? tu m'as vue, ô nourrice d'hiver,  
Sous la lourde prison de pierres et de fer  
Où de mes vieux lions traitent les siècles fauves  
Entrer, et je marchais, fatale, les mains sauvées,  
Dans le parfum désert de ses anciens rois :  
Mais encore as-tu-vu quels furent mes effrois ?

Je m'arrête rêvant aux exils, et j'effeuille,  
Comme près d'un bassin dont le jet d'eau m'accueille  
Les pâles lys qui sont en moi, tandis qu'épris  
De suivre du regard les languides délices  
Descendre, à travers ma rêverie, en silence,  
Les lions, de ma robe écartent l'indolence  
Et regardent mes pieds qui calmeraient la mer.  
Calme, toi, les frissons de ta sénile chair,  
Viens et ma chevelure imitant les manières  
Trop farouches qui font votre peur des crinières,  
Aide-moi, puisqu'ainsi tu n'oses plus me voir,  
À me peigner nonchalamment dans un miroir.

NOURRICE

Sinon la myrrhe gaie en ses bouteilles closes,  
De l'essence ravie aux vieillesses de roses,  
Voulez-vous, mon enfant, essayer la vertu  
Funèbre ?

HÉRODIADE

Laisse-là ces parfums ! ne sais-tu  
Que je les hais, nourrice, et veux-tu que je sente  
Leur ivresse noyer ma tête languissante ?  
Je veux que mes cheveux qui ne sont pas des fleurs  
À répandre l'oubli des humaines douleurs  
Mais de l'or, à jamais vierge des aromates,  
Dans leurs éclairs cruels et dans leurs pâleurs mates,  
Observent la froideur stérile du métal,  
Voués ayant reflétés, joyaux du mur natal,  
Armes, vases depuis ma solitaire enfance.

NOURRICE

Pardon ! l'âge effaçait, reine, votre défense  
De mon esprit pâli comme un vieux livre ou noir...

HÉRODIADE

Assez ! Tiens devant moi ce miroir. Ô miroir !  
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée  
Que de fois et pendant les heures, désolée  
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont  
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,  
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine  
Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,  
J'ai de mon rêve épars connu la nudité !

Nourrice, suis-je belle ?

NOURRICE

Un astre, en vérité  
Mais cette tresse tombe...

HÉRODIADE

Arrête dans ton crime  
Qui refroidit mon sang vers sa source, et réprime  
Ce geste, impiété fameuse : ah ! conte-moi  
Quel sûr démon te jette en la sinistre émoi,  
Ce baiser, ces parfums offerts et, le dirai-je ?  
Ô mon cœur, cette main encore sacrilège,  
Car tu voulais, je crois, me toucher, sont un jour  
Qui ne finira pas sans malheur sur la tour...  
Ô jour qu'Hérodiade avec effroi regarde !

NOURRICE

Temps bizarre, en effet, de que le ciel vous garde !  
Vous errez, ombre seule et nouvelle fureur,  
Et regardant en vous précoco avec terreur ;  
Mais toujours adorable autant qu'une immortelle,  
Ô mon enfant, et belle affreusement, et telle  
Que...

HÉRODIADE

Mais n'allais-tu pas me toucher ?

NOURRICE

... J'aimerais  
Être à qui le Destin réserve vos secrets.

HÉRODIADE

Oh ! tais-toi !

NOURRICE

Viendra-t-il parfois ?

HÉRODIADE

Étoiles pures,  
N'entendez pas !

NOURRICE

Comment, sinon parmi d'obscures  
Épouvantes, songer plus implacable encor  
Et comme suppliant le dieu que le trésor  
De votre grâce attend ! et pour qui, dévorée  
D'angoisse, gardez-vous la splendeur ignorée  
Et le mystère vain de votre être ?

HÉRODIADE

Pour moi.

NOURRICE

Triste fleur qui croît seule et n'a pas d'autre émoi  
Que son ombre dans l'eau vue avec atonie.

HÉRODIADE

Va, garde ta pitié comme ton ironie.

NOURRICE

Toutefois expliquez : oh ! non, naïve enfant,  
Décroitra, quelque jour, ce dédain triomphant...

HÉRODIADE

Mais qui me toucherait, des lions respectée ?  
Du reste, je ne veux rien d'humain et, sculptée,  
Si tu me vois les yeux perdus au paradis,  
C'est quand je me souviens de ton lait bu jadis.

NOURRICE

Victime lamentable à son destin offerte !

HÉRODIADE

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte !  
Vous le savez, jardins d'améthistes, enfouis  
Sans fin dans vos savants abîmes éboulés,  
Ors ignorés, gardant votre antique lumière  
Sous le sombre sommeil d'une terre première,  
Vous, pierres où mes yeux comme de purs bijoux  
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous  
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure  
Une splendeur fatale et sa massive allure !

Quant à toi, femme née en des siècles malins  
Pour la méchanceté des antres sibyllins,  
Qui parles d'un mortel ! selon qui, des calices  
De mes robes, arôme aux farouches délices,  
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,  
Prophétise que si le tiède azur d'été,  
Vers lui nativement la femme se dévoile,  
Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile,  
Je meurs !

J'aime l'horreur d'être vierge et je veux  
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux  
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile  
Inviolé sentir en la chair inutile  
Le froid scintillement de ta pâle clarté  
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté  
Nuit blanches de glaçons et de neige cruelle !

Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle  
Mon rêve montera vers toi : telle déjà,  
Rare limpidité d'un cœur qui le songea,  
Je me crois seule en ma monotone patrie  
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie  
D'un miroir qui reflète en son calme dormant  
Hérodiade au clair regard de diamant...

Ô charme dernier, oui ! je le sens, je suis seule.

NOURRICE

Madame, allez-vous donc mourir ?

HÉRODIADE

Non, pauvre aïeule,

Sois calme et, t'éloignant, pardonne à ce cœur dur,  
Mais avant, si tu veux, clos les volets, l'azur  
Séraphique sourit dans les vitres profondes,  
Et je déteste, moi, le bel azur !

Des ondes

Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays  
Où le sinistre ciel ait les regards haïs  
De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage :  
J'y partirais.

Allume encore, enfantillage

Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger  
Pleure parmi l'or vain quelque pleur étranger  
Et...

NOURRICE

Maintenant ?

HÉRODIADE

Adieu.

Vous mentez, ô fleur nue

De mes lèvres.

J'attends une chose inconnue

Ou peut-être, ignorant le mystère et vos cris,  
Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris  
D'une enfance sentant parmi les rêveries  
Se séparer enfin ses froides pierreries.

## L'Après-Midi d'un faune

### Le Favne

Ces nymphes, je les veux perpétuer.  
Ces nymphes, je les veux perpétuer. Si clair,  
Leur incarnat léger qu'il voltige dans l'air  
Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve ?

Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève  
En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais  
Bois mêmes, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais  
Pour triomphe la faute idéale de roses —

Réfléchissons...  
ou si les femmes dont tu gloses  
Figurent un souhait de tes sens fabuleux !  
Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus  
Et froissés, comme une source en pleurs, de la plus chaste :  
Mais l'autre, tout soupirs, dis-tu quelle contraste

Comme brise du jour chaude dans ta toison ?  
Que non ! par l'immobile et lasse pamoison  
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,  
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte  
Au bosquet arrosé d'accords ; et le seul vent  
Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant  
Qu'il disperse le son dans une pluie aride,  
C'est, à l'horizon pas remué d'une ride  
Le visible et serein soufflé artificiel  
De l'inspiration, qui regagne le ciel.

Ô bords siciliens d'un calme marécage  
Qu'à l'envi des soleils ma vanité saccage,  
Tacites sous les fleurs d'étoilcelles, contez  
» Par le talent ; quand, sur l'or glauque de lointaines  
» Verdures dédiant leur vigne à des fontaines,  
» Ondoie une blancheur animale au repos :  
» Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux,  
» Ce vol de cygnes, non ! de naïades se sauve  
» Ou plonge...

Inerte, tout brûlé dans l'heure fauve  
Sans marquer par quel art ensemble détalé  
Trop d'hymen souhaité de qui cherche le la :  
Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,  
Droit et seul sous un flot antique de lumière  
Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvre ébruité,  
Le baiser, qui tout bas des perfides assure,  
Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure  
Mystérieuse, due à quelque auguste dent ;  
Mais, bast ! arcane tel élut pour agreste  
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :  
Qui, détournant à soi le trouble de la joue  
Rêve, dans un solo long, que nous amusions  
La beauté d'alentour par des confusions  
Fausses entre elle-même et notre chant crédulé ;  
Et de faire aussi haut que l'amour se module  
Évanouir du songe ordinaire de dos  
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,  
Une sonore, vaine et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne  
Syrinx de reflleurir aux lacs où tu m'attends!  
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps  
Des déesses ; et par d'idolâtres peintures,  
À leur ombre enlever encore des ceintures :  
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,  
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,  
Rieur, j'éleve au ciel d'éché la grappe vide  
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide  
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Ô Nymphes, regonflons des souvenir divers.  
» Mon œil, trouant les joncs, dardait chaque encolure  
» Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure  
» Avec un cri de rage au ciel de la forêt ;  
» Et le splendide bain de cheveux disparaît  
» Dans les clartés et les frissons, ô pierrierres !  
» l'accours ; quand à mes pieds s'entrejoignent (meurtries  
» De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)  
» Des dormeuses parmi leurs seuls bras dangereux :  
» Je les ravis, sans les désenlacer, et vole  
» À ce massif, haï par l'ombrage frivole,  
» De roses tarissant tout parfum au soleil,  
» Où notre ébat au jour consumé soit pareil.

Je t'adore, courroux des vierges, ô délice  
Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse  
Pour fuir ma lèvre en feu buvant, comme un éclair  
Tressaille ! la frayeur secrète de la chair.  
Des pieds de l'inhumaine au cœur de la timide  
Qui délaisse à la fois une innocence, humide  
De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.  
» Mon crime, c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs  
» Traïtresses, divisé la touffe échevelée  
» De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée ;  
» Car, à peine j'allais cacher un rire ardent  
» Sous les replis heureux d'une seule (gardant  
» Par un doigt simple, afin que sa candeur de plume  
» Se teignit à l'émoi de sa sœur qui s'allume,  
» La petite, naïve et ne rougissant pas ?)  
» Que de mes bras, défaits par de vagues trépas,  
» Cette proie, à jamais ingrate, se délivre  
» Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre.

Tant pis ! vers le bonheur d'autres m'entraîneront  
Par leur tresse nouée aux cornes de mon front :  
Tu sais, ma passion, que pourpre et déjà mûre,  
Chaque grenade éclate et d'arbrilles murmure ;  
Et notre sang, épris de qui le va saisir,  
Coule pour tout l'essaim éternel du désir.

À l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte  
Une fête s'exalte en la feuillée éteinte :  
Etna, c'est parmi toi visité de Vénus  
Sur ta lave posant ses talons ingénus,  
Quand tonne un somme triste où s'épuise la flamme.  
Je tiens la reine !

Ô sûr châtement...

Non, mais l'âme

De paroles vacante et le corps allourdi  
Tard succombent au fier silence de midi  
Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,  
Sur le sable altéré gisant et comme j'aime  
Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins !  
Couple, adieu : je vais voir l'ombre que tu devins.

## Toast funèbre

### Ô de notre bonheur, toi, le fatal emblème...

Ô de notre bonheur, toi, le fatal emblème !  
Salut de la démençe et libation blème,  
Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor  
J'offre ma coupe vide où souffrir un monstre d'or !  
Ton apparition ne va pas me suffire :  
Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre.  
Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau  
Contre le fer épais des portes du tombeau :  
Et l'on ignore mal, élu pour notre fête  
Très simple de chanter l'absence du poète,  
Que ce beau monument l'enferme tout entier :  
Si ce n'est que la gloire ardente du métier,  
Jusqu'à l'heure qu'commune et vile de la cendre,  
Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre,  
Retourne vers les feux du pur soleil mortel !

Magnifique, total et solitaire, tel  
Tremble de s'exhaler le faux orgueil des hommes.  
Cette foule hagarde ! Elle annonce : Nous sommes  
La triste opacité de nos spectres futurs.  
Mais le blason des deuils épars sur de vains murs,  
J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme,  
Quand, sourd même à mon vers sacré qui ne l'alarme,  
Quelqu'un de ces passants, fier, aveugle et muet,  
Hôte de son linceul vague, se transmuait  
En la vierge hérode de l'attente posthume.  
Vaste gouffre apporté dans l'amas de la brume  
Par l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits,  
Le néant à cet Homme aboli de jadis :  
« Souvenir d'horizons, qu'est-ce, ô toi, que la Terre ? »  
Hurle ce songe ; et, voix dont la clarté s'altère,  
L'espace a pour jouet le cri : « Je ne sais pas ! »

Le Maître, par un œil profond, a, sur ses pas,  
Apaisé de l'éden l'inquiète merveille  
Dont le frisson final, dans sa voix seule, éveille  
Pour la Rose et le Lys le mystère d'un nom.  
Est-il de ce destin rien qui demeure, non ?  
Ô vous tous, oubliez une croyance sombre.  
Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.  
Moi, de votre désir soucieux, je veux voir,  
À qui s'évanouit, hier, dans le devoir  
Idéal que nous font les jardins de cet astre,  
Survivre pour l'honneur du tranquille désastre  
Une agitation solennelle par l'air  
De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,  
Que, pluie et diamant, le regard diaphane  
Resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane,  
Isolé parmi l'heure et le rayon du jour !  
C'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour

Où le poète pur a pour geste humble et large  
De l'interdire au rêve, ennemi de sa charge :  
Afin que le matin de son repos altier  
Quand la mort ancienne est comme pour Gautier  
De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de se taire,  
Surgisse, de l'allée ornement tributaire,  
Le sépulcre solide où git tout ce qui nuit  
Et l'avare silence et la massive nuit.

## Prose

*(pour des Esséintes)*

### Prose

Hyperbole ! de ma mémoire  
Triomphalement ne sais-tu  
Te lever, aujourd'hui grimoire  
Dans un livre de fer vêtu :

Car j'installe, par la science,  
L'hymne des cœurs spirituels  
En l'œuvre de ma patience,  
Atlas, herbiers et rituels.

Nous promenions notre visage  
(Nous fûmes deux, je le maintiens)  
Sur maints charmes de paysage,  
Ô sœur, y comparant les tiens.

L'ère d'autorité se trouble  
Lorsque, sans nul motif, on dit  
De ce midi que notre double  
Inconscience approfondit

Que, sol des cent iris, son site,  
Ils savent s'il a bien été,  
Ne porte pas de nom que cite  
L'or de la trompette d'Été.

Oui, dans une ile de l'air charge  
De vue et non de visions  
Toute fleur s'étalait plus large  
Sans que nous en devisions.

Telles, immenses, que chacune  
Ordinairement se para  
D'un lucide contour, lacune  
Qui des jardins la sépara.

Gloire du long désir, Idées  
Tout en moi s'exaltait de voir  
La famille des idéalités  
Surgir à ce nouveau devoir,

Mais cette sœur sensée et tendre  
Ne porta son regard plus loin  
Que sourire et, comme à l'entendre  
J'occupe mon objectif soin.

Oh ! sache l'esprit de litige,  
À cette heure où nous nous taisons,  
Que de lys multiples la tige  
Grandissait trop pour nos raisons,

Et non comme pleure la rive,  
Quand son jeu monotone ment  
À vouloir que l'ampleur arrive  
Parmi mon jeune étonnement

D'ouïr tout le Ciel et la carte  
Sans fin attestés sur mes pas,  
Par le flot même qui s'écarte,  
Que ce pays n'exista pas.

L'enfant abdique son extase  
Et docte déjà par chemins  
Elle dit le mot : Anastase !  
Né pour d'éternels parchemins,

Avant qu'un sépulcre ne rie  
Sous aucun climat, son aieul,  
De porter ce nom : Pulchérie !  
Caché par le trop grand glaïeul.

## Derniers sonnets

### I

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du soi où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

### II

Quand l'ombre menaçait de la fatale loi  
Tel vieux rêve, désir et mal de mes vertèbres,  
Affligé de périr sous les plafonds funèbres  
Il a ployé son aile indubitable en moi.

Luxe, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi,  
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,  
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres  
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi.

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre  
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère  
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.

L'espace à soi pareil qu'il s'accroisse ou se nie  
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins  
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

### III

Victorieusement fui le suicide beau  
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !  
Ô rire si là-bas une pourpre s'apprête  
À ne tendre royal que mon absent tombeau.

Quoi ! de tout cet éclat pas même le lambeau  
S'attarde, il est minuit, à l'ombre qui nous fête  
Excepté qu'un trésor présomptueux de tête  
Verse son caressé nonchaloir sans flambeau

La tienne si toujours le délice ! la tienne  
Oui seule qui du ciel évanouit retienne  
Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant

Avec clarté quand sur ces coussins tu la poses  
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant  
Dont pour te figurer il tomberait des roses.

### IV

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédenes, au salon vide : nul styx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

### V — Hommage

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamaient très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

### VI – Hommage

Le silence déjà funèbre d'une moire  
Dispose plus qu'un pli seul sur le mobilier  
Que doit un tassement du principal pilier  
Précipiter avec le manque de mémoire.

Notre si vieil ébat triomphal du grimoire,  
Hiéroglyphes dont s'exalte le millier  
À propager de l'aile un frisson familial !  
Enfouissez-le-moi plutôt dans une armoire.

Du souriant fracas originel haï  
Entre elles de clartés maîtresses a jailli  
Jusque vers un parvis né pour leur simulacre,

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins,  
Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre  
Mal tu par l'encre même en sanglots sibyllins

### VII

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,  
Il m'amuse d'élire avec le seul génie  
Une ruine, par mille écumes bénie  
Sous l'hyacinthe, au loin, de ses jours triomphaux.

Coure le froid avec ses silences de faux,  
Je n'y hulerais pas de vide dénié  
Si ce très-blanc ébat au ras du sol dénie  
À tout site l'honneur du paysage faux.

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale  
Trouve en leur docte manque une saveur égale :  
Qu'un éclate de chair humain et parfumant,

Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne,  
Je pense plus longtemps peut-être éperdument  
À l'autre, au sein brûlé d'une antique amazonne !

### VIII

Quelle soie aux baumes de temps  
Où la Chimère s'étendue

Vaut la torse et native nue  
Que, hors de ton miroir, tu tends !

Les trous de drapeaux méditants  
S'exaltent dans notre avenue :  
Moi, j'ai ta chevelure nue  
Pour enfouir mes yeux contents.

Non ! La bouche ne sera sûre  
De rien goûter à sa morsure,  
S'il ne fait, ton princier amant,

Dans la considérable touffe  
Expirer, comme un diamant,  
Le cri des Gloires qu'il étouffe.

## IX – Suite de sonnets

### 1

Tout Orgueil fume-t-il du soir,  
Torche dans un branle étouffée  
Sans que l'immortelle bouffée  
Ne puisse à l'abandon surseoir !

La chambre ancienne de l'hoir  
De maint riche mais chu trophée  
Ne serait pas même chauffée  
S'il survenait par le couloir.

Affres du passé nécessaires  
Agrippant comme avec des serres  
Le sépulcre de désaveu,

Sous un marbre lourd qu'elle isole  
Ne s'allume pas d'autre feu  
Que la fulgurante console.

## X – Suite de sonnets

### 2

Surgi de la croupe et du bond  
D'une verrerie éphémère  
Sans fleurir la veillée amère  
Le col ignoré s'interrompt.

Je crois bien que deux bouches n'ont  
Bu, ni son amant ni ma mère,  
Jamais à la même Chimère,  
Moi, sylphe de ce froid plafond !

Le pur vase d'aucun breuvage  
Que l'inexhaustible veuvage  
Agonise mais ne consent,

Naïf baiser des plus funèbres !  
À rien expirer annonçant  
Une rose dans les ténèbres.

## XI – Suite de sonnets

### 3

Une dentelle s'abolit  
Dans le doute du Jeu suprême  
À n'entrouvrir comme un blasphème  
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit  
D'une guirlande avec la même,  
Enfui contre la vitre blême  
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore  
Tristement dort une mandore  
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre  
Selon nul ventre que le sien,  
Filial on aurait pu naître

## XII

M'introduire dans ton histoire  
C'est en héros effarouché  
S'il a du talon nu touché  
Quelque gazon de territoire

À des glaciers attentatoire  
Je ne sais le naïf péché  
Que tu n'auras pas empêché  
De rire très haut sa victoire

Dis si je ne suis pas joyeux  
Tonnerre et rubis aux moyeux  
De voir en l'air que ce feu troue

Avec des royaumes épars  
Comme mourir pourpre la roue  
Du seul vespéral de mes chars

---

### Poésies

recueil de Stéphane Mallarmé (1842-1898),  
est paru, en 1887, aux éditions de la *Revue indépendante*.

© Vertiges éditeur, 2019

ISBN : 978-2-89668-200-3

Dépôt légal – BAnQ et BAC 2019

– o 201<sup>e</sup> lecturiel –

**Lecturiels**

www.lecturiels.org